

Entre les boîtes de nuit et les g... les Qataris craignent de dispar...

Ultra-minoritaires dans leur propre pays, les Qataris sont tiraillés entre une libéralisation à vitesse grand V et leur envie de préserver leur identité bédouine.

REPORTAGE

PAULINE HOFMANN
ENVOYÉE SPÉCIALE À DOHA

Trois boîtes de nuit se partagent le dernier étage de cet hôtel du sud de la Corniche, à Doha. Sans compter les bars et clubs des autres étages. Au 1^{er}, au 7^e, au 14^e, la fête est partout. Il suffit d'attendre patiemment dans l'ascenseur, entouré de fêtards parfois avinés, pour entendre le zouk taper aux tympans dès que s'ouvrent les portes. En ce jeudi soir, ça se bouscule, ça boit, ça titube et ça drague. Accoudées au bar, quelques femmes seules. Et courtement vêtues. La prostitution a pris ses quartiers dans les clubs de la capitale.

Ces derniers mois, le Qatar a été sans cesse questionné sur la consommation d'alcool durant la Coupe du monde. Les fans de football pourront-ils faire la fête, s'amuser (et, sous-entendu, être ivres) à Doha ? Les autorités s'en sont toujours sorties par des pirouettes, maintenant une certaine pudeur sur ce qui se passe dans les bars de la capitale. Car le Qatar craint que sa libéralisation fulgurante ne mène à la dilution de ses traditions et de son identité.

**12 euros les frites,
20 euros la Duvel**

Au Belgian Café, un haut-lieu de la vie nocturne expatriée, ça affiche des dictons en flamand au mur (« een pintje klinken, een pintje drinken, jongens wat een zaligheid »). Ça sert des croquettes au fromage, de la Leffe. Sauf que la portion de frites coûte 12 euros. Et 20 euros la Duvel.

Au bar, Ralph et son ami/collègue Nick viennent découvrir la *nightlife* de Doha, qu'ils connaissent peu. Les deux sont tout juste arrivés depuis les Emirats pour travailler sur les énormes projets gaziers qataris, en pleine crise énergétique mondiale. Aucun des deux n'apprécie franchement le Qatar (« Doha, c'est un peu le village nul dans lequel vous ne voulez pas habiter »), ennuyeux par rapport à Dubaï. Entre les tables, une jeune femme titube, escortée par un membre de la sécurité.

Le Belgian Café est aussi fréquenté par des Qataris, en « civil » (c'est-à-dire habillés à l'occidentale). C'est le paradoxe de Doha. Mais le Qatar tient à sauver les apparences, à maintenir l'image d'une société plus traditionnelle que Dubaï. En s'imposant sur la scène internationale, et avec l'arrivée des expatriés,



le Qatar s'est entiché d'un mode de vie libéral et occidental.

« Le Qatar est à la croisée des chemins. (...) La croissance économique et démographique très rapide du Qatar a créé des tensions intenses entre l'ancien et le nouveau dans presque tous les aspects de la vie », admet le plan Vision 2030, compas politique du Qatar. Alors, « de solides valeurs islamiques et familiales constitueront notre boussole mo-

rale et éthique », jurent les autorités. « Malgré les rapides progrès économiques et sociaux, ainsi que les changements politiques, le Qatar a conservé ses valeurs culturelles et traditionnelles en tant que Nation arabe et islamique qui considère la famille comme le principal pilier de la société. (...) La préservation des traditions culturelles est un défi majeur auquel sont confrontées de nombreuses sociétés dans un monde

qui se globalise rapidement et qui est de plus en plus interconnecté. »

La crainte de la disparition

« Pour nombre de citoyens, les avancées à marche forcée vers la modernisation du pays ont bousculé les repères », souligne Jonathan Piron dans son livre *Qatar, le pays des possédants*, qui parle d'une « marginalisation » des Qataris dans leur propre pays. En 25 ans, l'émir-

tourisme Doha ne veut pas devenir un nouveau Dubaï

P. HN

Doha vit un paradoxe : l'aéroport Hamad International est l'un des plus gros hubs aériens du monde, un stop entre l'Europe et l'Asie. Mais peu de passagers passent ses portes pour visiter la capitale du Qatar.

À l'orée de la Coupe du monde, les autorités parient sur cet événement pour faire connaître leur pays. Nasser Al-Khater, CEO du Mondial 2022, disait son espoir, dans une interview à Sky News : « Des gens viendront ici pour la première fois et diront : "Je ne savais pas à quoi m'attendre." Et auront trouvé ça incroyable. » « Nous souhaitons que ces visiteurs ap-

prennent les différences entre les cultures, qu'ils découvrent la culture du Qatar, et nous espérons qu'ils auront envie de revenir », disait-il y a quelques semaines l'émir Tamim ben Hamad al-Thani dans une interview au *Point*.

« Quand je fais des visites, j'emmène plutôt les gens à Katara, dans les centres commerciaux, dans les cafés des grands hôtels », raconte Martha, guide touristique dans l'émirat. « La plupart des gens viennent un jour ou deux, pas davantage. » Visit Qatar, l'agence officielle, rêve d'un tourisme qui valorise l'identité qatarie et ses racines bédouines. Et s'inspire davantage du développement d'Abu Dhabi et son

Louvre que de Dubaï et son ostentation.

Grâce aux musées construits par des architectes de renommée internationale, comme Jean Nouvel et le Musée national, ou le Musée d'Art islamique d'Yeoh Ming Pei, le Qatar veut se donner une image plus « classe », plus culturelle que Dubaï. Avec la transformation de la ville à la faveur du Mondial, la capitale qatarie se reconstruit une tradition qu'elle craint de perdre. « La politique culturelle (développée dans le programme Vision 2030, NDLR) veille non seulement à protéger l'authenticité du Qatar, mais aussi à rejoindre des objectifs économiques, comme le développement du tou-

risme », souligne Jonathan Piron dans son livre *Qatar, le pays des possédants*.

Le village culturel Katara, inauguré en 2020, est l'un des rares espaces piétons de la capitale, où l'on a l'impression de se retrouver dans une ville traditionnelle du Moyen-Orient. On se balade dans un dédale de ruelles propres, qui contrastent avec les grandes avenues de Doha tout-voiture, mais « l'artificialité du site ressort cependant vite, dans un aspect hétéroclite, voire "fourre-tout", peinant à renouveler les visites, voire simplement à attirer les touristes », juge le chercheur belge.

Car sur la carte du tourisme mondial, Doha peine à s'imposer. Elle est